

Souvenirs de Guerre

Memories of War

Major Harry Pope, MC, CD

Le major Harry Pope est un des rares officiers subalternes à avoir écrit un récit détaillé de son service comme commandant de peloton en Italie. Écrits originalement pour le journal du Royal 22^e Régiment, **La Citadelle**, ses mémoires se donnent à lire comme un commentaire de versions plus officielles.

Major Harry Pope is one of the few junior officers to have written a detailed account of his service as a platoon commander in Italy. Originally written for the journal of the Royal 22nd Regiment, **La Citadelle**, his memoirs are presented as a commentary on more official accounts.

Le 19 mai 1944

19 May 1944

En bas de la page 255 et en haut de la page 256 de *VHistoire du Royal 22^e Régiment* on lit:

Le lieutenant William Pope, dont le peloton se trouve au cœur même de la ligne Hitler, commence à évacuer ses blessés. À deux reprises, ses camarades le voient transporter des hommes. Il entreprend une troisième tentative mais ne revient pas.

Et à la page 118 des *Mémoires* du général Jean V. Allard on lit:

Sur la gauche, le major P. Potvin n'avance que de quelques verges avant d'être blessé une première fois. Son peloton de pointe, à gauche, sous le lieutenant Harry Pope, fait du progrès au prix de lourdes pertes: puis une contre-attaque allemande fait prisonniers Pope et les hommes qui lui restaient.

At the bottom of page 255 and at the top of page 256 of the *History of the Royal 22nd Regiment*, one reads:

Lieutenant William Pope, whose platoon is in the very heart of the Hitler Line, starts to evacuate his wounded. On two occasions, his comrades see him carrying men. He makes a third attempt but does not return.

And at page 118 of the *Memoirs* of General Jean V. Allard, one reads:

On the left, Major Potvin advances only a few hundred yards before being wounded for the first time. His forward platoon, on the left, under Lieutenant Harry Pope, makes progress at the cost of heavy casualties; then a German counter-attack takes Pope and the men remaining to him prisoner.

En ce qui concerne le peloton 17, voici ce qu'il est arrive:

Al'aube, le peloton 17 avance vers la ligne Hitler. Nous avons atteint notre objectif sans incident. Avec les autres pelotons de la compagnie "D," notre tache etait d'agir comme base ferme ("firm base") pour la compagnie "B" du major Potvin, qui devait faire parti de l'attaque principale contre la ligne Hitler.

Malheureusement (compte tenu des resultats), aussitot en position le chef de ma section de droite — je crois que c'etait le caporal Colas — m'a dit qu'il voyait des Allemands a environ cent cinquante verges en avant. Je suis de suite alle de son cote et dans la mire de la mitrailleuse Bren de sa section j'ai vu une dizaine d'Allemands qui, evidemment, ne soupconnaient aucunement notre arrivee sur les lieux. Ce que j'aurais du faire, c'etait de donner l'ordre suivant: "Peloton 17, al'instant que j'ouvre le feu avec le Bren, tous, tir rapide sur l'ennemi en avant." Et je crois bien que j'aurais donne cet ordre si j'avais bien etudie ma carte la veille . . . comme j'aurais du le faire. Si j'avais fait ca, je me serais rendu compte que les soldats allemands en avant n'etaient pas tout simplement un avant-poste isole mais bien une partie integree de la ligne Hitler. En tout cas, j'ai envoye un messenger trouver le major Garceau pour lui demander permission d'attaquer. Sous peu, le messenger est revenu et il m'a dit: "Le major vous donne permission d'attaquer; mais c'est pas un ordre; c'est pas un ordre." Sur le coup, j'ai trouve drôle l'insistance du messenger sur le fait que j'attaquais a ma propre discretion. Plus tard, je me suis rendu compte qu'il n'etait pas si bete.

Ayant donne l'ordre a l'equipe du mortier de 2 pouces de nous couvrir si necessaire, j'ai avance avec le caporal Colas et cinq ou six soldats vers la ou nous avons vu la dizaine de soldats allemands qui s'etaient maintenant camouffles. A une trentaine de verges de leur abri, nous avons rencontre une barriere de fil barbele au niveau de nos genoux et done camoufflee jusqu'alors par le grain de la meme hauteur. Nous venions de traverser l'obstacle sans grande difficulte quand une bombe de mortier est tombee entre le soldat Gaston

Insofar as 17 platoon is concerned, this is what happened:

At dawn, 17 platoon advanced towards the Hitler Line. We attained our objective without incident. With the other platoons of "D" Company, our task was to act as a firm base for Major Potvin's "B" Company, which was to be part of the main attack on the Hitler Line.

Unfortunately (considering the results), as soon as we were in position, the leader of my right-hand section — I believe it was Corporal Colas — told me he saw Germans about 150 yards in front. I at once went to Corporal Colas' flank and through the sights of his section's Bren light machine gun I saw about ten Germans who, obviously, had not the slightest suspicion that we had arrived on the scene. What I should have done was to have given the following order: "17 Platoon, at the instant I open fire with the Bren, all, rapid fire on the enemy in front." And I certainly believe I would have given this order had I carefully studied my map the previous evening . . . as I should have done. Had I done so, I would have realized that the German soldiers in front were not simply an isolated outpost but an integral part of the Hitler Line. In any case, I sent a messenger to find Major Garceau to ask permission to attack. Shortly, the messenger returned and told me: "The major gives you permission to attack; but it's not an order; it's not an order." At the moment, I found amusing the messenger's insistence that I was attacking at my own discretion. Later, I came to realize that he was not so stupid.

Having given an order to the 2-inch mortar detachment to cover us if necessary, I advanced with Corporal Colas and five or six men of his section to where we had seen the ten or so German soldiers, who had now taken cover. About thirty yards from their bunker, we came upon a barbed-wire obstacle that, being knee-high, had been hidden from us until then by grain of the same height. We had just crossed the obstacle without difficulty when a mortar bomb landed between Private Gaston Simard and me, gravely wounding Simard in the stomach.

Simard et moi, blessant Simard gravement au ventre.

Je me suis tourne voir ce qui etait arrive. En voyant Simard, j'ai dit au caporal Colas de lui apporter secours. Alors, enfin, j'ai regarde autour de moi et j'ai constate que nous etions au centre de la ligne Hitler entoures de postes ennemis . . . et nous etions sans aucun appui. J'ai alors donne l'ordre a la section du caporal Colas de rejoindre le peloton 17 en arriere, tandis que moi je me suis place sur un genou a quelques pas en avant du caporal Colas et du soldat Simard. Une fois Simard panse, j'avais l'intention d'aider le caporal a le transporter chez-nous. Mais apres quelques instants, le caporal Colas fut blesse par une balle qui a brise l'os de sa cuisse.

Au meme moment, la compagnie "B" a du se montrer sur le champ de bataille, car pendant les prochaines deux heures, des balles et des obus nous sifflaient par-dessus la tete et meme plus bas. A un moment donne, une balle a frappe mon casque d'acier, le defoncant a tel point que le casque m'a frappe au front. Le sang m'a coule dans l'oeil et pour un instant je me croyais mort; mais je m'en suis tire avec seulement une contusion et un mal de tete.

Finalement, je suis arrive a la conclusion que je ne pouvais plus esperer l'arrivee de la compagnie "B" dans la ligne Hitler, afin de

C'est le 1 Ofevrier 1945 et le lieutenant Harry Pope est dl'hdsptal d Caserta, Italy. Le bras gauche est dans le pldtre par suite d'une blessure par balle ennemie. Pope observe: "Ayant lu que dans la Grande Guerre les offficiers se sont habilles comme lews hommes pour eviter d'etre des ciblesfaciles, j'aifait le contraire etje me suis mis en pantalon et bande-molletiere."

Lieutenant Harry Pope at a hospital in Caserta, Italy, recovering from a broken arm caused by a German bullet, 10 February 1945. Pope comments: "Having read that in the Great War officers dressed like their men so as not to be obvious targets, I went the opposite route and wore britches and puttees."



m'aider a sortir mes deux blesses. A cause du fil barbele allemand, je ne pouvais pas les prendre un apres l'autre dans mes bras: debout on ne vivrait pas cinq secondes. Done, j'ai enleve mon equipement, gardant seulement mon pistolet et, apres avoir promis au caporal Colas et au soldat Simard que je reviendrais les chercher, j'ai glisse sur mon dos, en-dessous du barbele, pour ensuite ramper jusqu'a la compagnie "B" qui n'avait pu depasser la ligne ou j'avais laisse mon peloton avant ma randonnee dans la ligne Hitler.

L'insucces du Regiment le 19 mai depend uniquement de l'erreur faite au niveau de la division ou du corps d'armee. L'erreur fut de penser que l'ennemi avait abandonne la ligne Hitler et qu'une simple reconnaissance en force suffirait pour la defoncer. (Evidemment, l'erreur des grands QG etait semblable a la mienne; mais il y avait une difference fondamentale: en faisant erreur, je risquais ma peau avec ceux que je commandais.) Une fois l'ennemi eveille et la brume dissipee, avec seulement une batterie d'artillerie en appui pour tout le Regiment, et les chars d'assaut Dieu sait ou, c'etait impossible pour la "B" d'avancer en plein decouvert contre les mitrailleuses de la ligne Hitler. (Tout cela le general Allard explique bien aux pages 117-121 de ses *Memoires*.)

De retour dans nos lignes, je suis eventuellement arrive au PC du regiment, car j'esperais une deuxieme attaque — celle-ci couronnee de succes — dans laquelle j'aurais pu prendre part pour venir a la rescousse de mes deux blesses. Pendant quelque temps, j'etais avec le colonel Allard dans la chambre d'une maison qui me semblait peu solide, alors que l'ennemi a commence a bombardier le chemin a quelques verges de pres. Dans la chambre il y avait une belle grande table, solide comme Gibraltar. Seul, j'aurais pris mon trou en-dessous de cette table sans y penser deux fois. Mais devant le colonel, il n'y avait rien a faire que d'esperer que l'ennemi continue de tirer juste.

I turned to see what had happened. On seeing Simard, I told Corporal Colas to help him. Then, at last, I looked around me and realized that we were in the middle of the Hitler Line, surrounded by enemy bunkers . . . and without any support. I then ordered Corporal Colas' section to rejoin 17 platoon in the rear, while I dropped to one knee in front of Corporal Colas and Private Simard. Once Simard was bandaged, my intention was to help Corporal Colas carry him back to our position. But after a few moments, Corporal Colas was wounded by a bullet that broke his thigh bone.

At the same moment, "B" Company must have appeared on the battlefield, for during the next two hours bullets and shells whistled over our heads and even lower. At one point, a bullet hit my helmet, shoving it in to such an extent that the steel of the helmet struck my forehead. Blood ran into my eye and for an instant I thought I was dead; but I got off with only a concussion and a headache.

Finally, I concluded that "B" Company was not going to reach the Hitler Line and thus help me evacuate my two wounded. Because of the German wire, I could not carry them back one after the other in my arms: standing up, one would not have lived five seconds. So, I took off my equipment, keeping only my pistol, and, having promised Corporal Colas and Private Simard that I would come back for them, I slid on my back under the barbed wire and then crawled back to "B" Company, which had not been able to go beyond the line where I had left my platoon before my stroll in and out of the Hitler Line.

The failure of the Regiment on 19 May rests uniquely on an error made at Division or Corps headquarters. The error consisted in thinking the enemy had abandoned the Hitler Line and that a simple reconnaissance in strength was all that was necessary to smash through it. (Obviously, the error by headquarters was similar to mine; but there was a fundamental difference: because of my error I was risking my own skin, along with those I commanded.) Once the enemy had woken up and the early-morning mist had dissipated, with only one artillery battery supporting us, and our tanks

Les chars d'assaut qui etaient supposes appuyer les compagnies "B" et "C" (les compagnies d'assaut) etaient presque tous en feu (cela me faisait croire que les chars etaient arrives sur le champ de bataille en file indienne, presentant ainsi des cibles ideales aux canons 88 allemands tout en etant eux-memes incapables de riposter.) Done, il m'est devenu evident qu'il n'y aurait pas de deuxieme attaque ce jour-la.

God knows where, it was impossible for "B" Company to advance, completely without cover, against the machine guns of the Hitler Line. (All this General Allard explains clearly in his *Memoirs*, pp. 117-121.)

Back in our lines, I eventually arrived at the "D" Company command post. I was hoping for a second attack — this one crowned with

Le caporal Lachance, blessé d'épaule droite, est transporté sur une porte en bois que soutiennent les cinq premiers prisonniers allemands pris par le peloton 17 de la Compagnie "D" du Royal 22e Regiment. Cet épisode se produisit entre les lignes Gustav et Hitler le 17 mai 1944.

Corporal Lachance, wounded in the right shoulder, is carried on a wooden door by five German POWs captured by 17 Platoon, "D" Company, Royal 22nd Regiment. This action occurred between the Gustav and Hitler lines on 17 May 1944.



Je suis alors alle retrouver mon commandant de compagnie, le major Ovila Garceau, pour lui demander des brancardiers pour m'accompagner dans la ligne Hitler. C'etait ma deuxieme erreur de la journee. Ce que j'aurais du faire, avec l'approbation du major Garceau, c'etait d'aller seul, sans armes et sans mes etoiles de lieutenant mais muni d'un drapeau blanc, au centre du "no man's land" pour parlementer avec l'ennemi dans le but de leur demander permission d'aller par la suite dans leur position avec un autre brancardier chercher nos blesses, un a la fois. J'avais deja conduit deux de mes hommes dans le petrin ce jour-la. J'aurais du y songer longtemps avant d'en exposer d'autres.

success — in which I could take part and rescue my two wounded soldiers. For some time we were joined by Colonel Allard, who had come forward to see whether we were still able to turn the day around. In our room, which did not seem very strong to me, there was a fine big table, solid as Gibraltar, and when the enemy started to shell the road a few yards from us I had an almost overwhelming desire to duck under it. Alone, I wouldn't have thought twice about it. But in front of the Colonel, there was nothing to do but hope the enemy would continue to shoot straight.

De toute façon, par considération pour moi, le major Garceau m'a donné cinq brancardiers. Puisque nous n'avions qu'une seule civière, un autre en plus de moi aurait été suffisant. Ayant mis de côté nos armes et portant des brassards de la Croix rouge, nous sommes sortis du couvert des arbres à peu près à l'endroit où avait débuté mon attaque ratée. En nous voyant, et jugeant probablement que nous étions une patrouille de combat, l'ennemi a tiré sur nous une couple de rafales de mitrailleuse ou de mitraillette, qui n'a fait que soulever la poussière à nos pieds. Nous avons continué d'avancer en agitant le drapeau de la Croix rouge que nous avions au bout d'un bâton.

Rendu de nouveau dans les lignes ennemies où j'avais passé un avant-midi si intéressant, j'ai reconnu le caporal allemand que j'avais dans la mire d'un Bren tout ce matin-là. Je lui ai dit que nous étions là pour amener les blessés en arrière des lignes. Il s'est dit satisfait de la nouvelle mais en exprimant le désir que ce soit en arrière de ses lignes. Je lui ai dit que cela ne faisait pas du tout mon affaire. Il m'a alors fait remarquer que c'était lui qui tenait le Schmeisser. En même temps, j'ai noté qu'il visait justement mon ventre. J'avais grandement envie de lui dire que je regrettais de ne l'avoir pas tué tout ce matin-là avec une bonne rafale ou deux du Bren de ma section de droite. Mais, pour une fois, j'ai décidé de ne pas manquer de tact. Donc, je me suis rendu à la force de l'argument du caporal allemand.

L'ennemi avait déjà placé le caporal Colas dans leur abri, tout en lui pansant la hanche. Le caporal allemand m'ayant dit que le soldat Simard était mort de sa blessure, j'ai demandé pour voir le corps, ce qu'on m'a permis de faire. En autant que je pouvais juger, le soldat Simard était mort de sa blessure, causée par la bombe de mortier: l'ennemi ne l'avait pas tiré pendant qu'il gisait par terre.

Puisque malgré le pansement la blessure continuait à saigner un peu et les mouches l'agaçaient, j'ai couvert la hanche du caporal Colas de ma tunique et j'ai fait équipe avec un autre brancardier pour porter le caporal sur notre civière jusqu'à ce que nous arrivions à un

The tanks that were supposed to support "B" and "C" Companies were almost all burning. They had come onto the battlefield in single file, thus presenting ideal targets to the German 88mm guns without being able to fire back. It quickly became evident to me there would be no second attack that day.

I then asked my company commander, Major Ovila Garceau, for some stretcher bearers to accompany me into the Hitler Line. That was my second error of the day. What I should have done, with Major Garceau's approbation, was to go alone, unarmed and with my lieutenant's stars removed, but with a white flag, to the middle of no man's land, there to parlay with the enemy to ask permission to enter their position with one stretcher bearer to pick up my wounded one at a time. I had already led two of my men into a mess that day. I should have thought hard before exposing others.

In any event, out of consideration for me, Major Garceau gave me five stretcher bearers. Since we only had one stretcher, one person besides me would have been enough. Having put aside our weapons and having put on Red Cross armbands, we left the cover of the trees at about the same spot my aborted attack had started. On seeing us, and probably thinking we were a fighting patrol, the enemy fired a couple of bursts from a machine gun or submachine gun at us, raising dust at our feet. We continued to advance, waving the Red Cross flag that we had at the end of a stick.

Back in the German lines where I had spent so interesting a morning, I recognized the German corporal whom I had had in the sights of a Bren early that morning. I told him we were there to take the wounded back behind the lines. He said he was glad to hear this, but expressed the desire that it be behind his lines. I replied that this did not suit me at all. The corporal then pointed out to me that he was the one who was holding the Schmeisser. I noted that he was aiming it precisely at my middle. I felt a great desire to tell him that I much regretted not having killed him early that morning with a good burst or two from the Bren of my right-hand section. But for once, I decided not to be tactless. Therefore, I accepted the force of the German corporal's argument.

poste medical allemand. Le caporal Colas a survecu. La Noel apres la guerre, j'etais fort heureux de recevoir une carte du caporal en provenance de Montreal. Et c'est signe "votre caporal loyal."

Or, nos devoirs de brancardier termines, nous avons embarque dans un camion. En cours de route, nous avons rencontre une unite de propagande de l'Armee allemande, fiere de pouvoir filmer six prisonniers canadiens, tous dans un tas. Ne voulant pas donner un plaisir au docteur Goebels, j'ai dit a mes confreres brancardiers de pencher le bras qui portait le brassard de la Croix rouge par-dessus le bord du camion ouvert, en pointant le brassard de l'autre main, ce que tout le monde a fait.

Evidemment, cela a deplu a nos gardes qui me semblaient etre dejaun peu mecontents du fait que les Canadiens semblaient etre capables de faire la guerre avec des lieutenants (oberleutnants) de vingt-et-un ans. Done, un type Hitler jugend qui lui aussi me visait le ventre aven son Schmeisser, m'a demande sije trouvais ca bon de tuer des soldats allemands. Me servant de tact pour la deuxieme fois cet apres-midi-la, je lui ai donne une reponse genre philosophique: "la guerre est b ete et tout ca." Ce que je trouvais vraiment bete e'etait que e'etait lui qui avait la mitraillette en main et non pas moi . . . mais je ne lui ai pas dit ca.

Peut-etre est-ce le fait que je fus vraiment oblige de me servir de tact a deux reprises dans l'apres-midi du 19 mai 1944 qui a totalement epuise mes ressources en savoir-vivre. De toute facon, de retour a notre propre armee deuxmois plus tard, je n'ai plus jamais reflechi avant de parler comme je l'avais fait pendant le premier de mes onze jours aux mains de l'Armee allemande.

Rendu aunPC allemand, je suis entrepour mon interrogatoire devant un capitaine qui portait la Croix de Fer au cou, done la Croix de Chevalier. Longtemps nous avons argumente: moi, je lui ai dit qu'ils n'avaient pas le droit de nous faire, encore bien moins nous garder, prisonniers, car nous etions alles volontairement dans les lignes ennemies dans

The enemy had already bandaged Corporal Colas' thigh and had placed him in their bunker. The German corporal told me that Private Simard had died of his wound. I asked to see the body. So far as I could judge, Private Simard had died of the wound caused by the mortar bomb; the enemy had not shot him while he was lying on the ground.

In spite of the bandage, Corporal Colas' wound was still bleeding and the flies were bothering him. I covered his thigh with my tunic and I teamed up with one of the stretcher bearers to carry the corporal on our stretcher until we arrived at a German medical post. Corporal Colas survived. The New Year following the war, I was most happy to get a card from Montreal from the corporal. He signed it: "Votre caporal loyal."

Our task as stretcher bearers completed, we boarded a truck. On the way, we passed a German Army propaganda unit, proud to be able to film six Canadian prisoners, all together. Having no desire to make Dr. Goebels happy, I told my fellow stretcher bearers to lean their arm with the Red Cross armband over the side of the truck, all the while pointing at the Red Cross with their other hand. Everyone did this.

This displeased our guards who already seemed somewhat unhappy that Canadians appeared able to make war with lieutenants (*oberleutnants*) twenty-one years old. So, a Hitler Jugend type, who also had his Schmeisser pointing at my middle, asked me if I thought killing German soldiers was good. Using tact for the second time that day, I gave him a philosophical-type answer: "War is stupid and all that." What I found really stupid was that it was he who was holding the submachine gun and not I . . . but I didn't tell him that.

Possibly it was the fact that I was obliged to be tactful twice during the afternoon of 19 May 1944 that completely used up all my *savoir vivre*. At any rate, when I got back into our army two months later, I never again thought before speaking as I did during the first of my eleven days in the hands of the German Army.

Le colonel J.L. Ralston, ministre de la Defense nationale, avec Pope en octobre 1944.

Colonel J.L. Ralston, Minister of National Defence, with Pope in October 1944.

l'unique but de ramasser des blessés et que nous étions tous sans armes, portant le brassard de la Croix rouge. Lui m'a répondu que, comme officier combattant, je n'avais pas le droit de porter ce brassard. "Peut-être," je lui ai répondu, "mais votre caporal ne savait pas ça quand il nous a fait prisonniers."

Finalement, voyant que ça ne marchait pas, je lui ai dit: "Je suis d'une famille de militaires: je ne peux accepter le déshonneur d'être fait prisonnier." Le capitaine allemand, d'un ton paternel, m'a répondu: "Je vous assure, lieutenant, la Cour d'Honneur vous acquittera de toute culpabilité dans cette affaire." Alors, je lui ai dit: "Aussi longtemps que j'ai raison de croire que nous serons tous reparties, je n'essaierai pas de m'évader; mais aussitôt que je verrai que ça ne marche pas, ce sera alors mon devoir de m'évader."

Arriving at a German command post, I went in for my interrogation before a captain who wore the Iron Cross at his throat, making it the Knight's Cross. We argued for a long time. I told him that they had no right to take us prisoner, still less to keep us prisoner, for we had entered their lines voluntarily with the sole aim of picking up wounded; and we were unarmed and wearing Red Cross armbands. He replied that as a combatant officer I had no right to wear this armband. "Maybe," I replied, "but your corporal did not know that when he took us prisoner."

Finally, recognizing that it wasn't working, I told him: "I am of a military family and I cannot accept the dishonour of being made a prisoner." The German captain, in a paternal tone, replied: "I assure you, Lieutenant, the Court of Honour will acquit you of any guilt in

Aussitot, le capitaine allemand a pris le telephone pour plaider mon cas. Du moins, c'est ce que je pensais . . . au debut. Par apres, a chaque arret, je demandais a voir le commandant pour exiger de nouveau notre retour dans nos lignes. Mais seulement un lance-caporal-interprete me parlait. Finalement, je suis arrive a comprendre que mon sympathique capitaine allemand a la Croix de Fer au cou a du dire au telephone: "J'ai un lieutenant canadien parfaitement cingle devant moi: ne pretez-lui aucune attention." D'un seul coup et dans l'espace de quelques minutes, j'avais reussi a me rendre aussi "impossible a vivre" pres de la hierarchie de l'Armee allemande que le general Allard a dit a page 126 de ses *Memoires* (dans des paroles d'ailleurs fort aimables a mon egard) que j'avais eventuellement reussi dans notre propre Armee!

Pendant l'interrogatoire, le capitaine allemand m'a demande pourquoi nous n'avions pas envoye de chars d'assaut a la rescousse de nos blesses. Evidemment, si nos blindes avaient ete capables de se rendre a la ligne Hitler pour ramasser des blesses, ils auraient ete capables aussi de nous aider a defoncer ce maudit capitaine allemand, j'ai pris un air bete: "Chars? Quels chars?" Apparemment, mes confreres brancardiers ont agi pareillement a leur tour, car d'apres la page 271 de *VHistoire du Royal 22e Regiment* ou il est question d'un "document" relatant un interrogatoire subi par Pope, les officiers allemands specifiaient qu'ils n'avaient pu en tirer le moindre renseignement utile. Je ne sais trop si mon capitaine allemand a la Croix de Fer au cou voulait ca comme compliment!

J'ai passe onze jours comme prisonnier. Le 30 mai 1944, j'ai saute seul d'un camion, par-dessus la tete de mes gardes, laissant en arriere vingt-neuf autres officiers (pour la plupart des Americains). Les cinquante-et-un jours suivants, j'ai travaille avec le maquis italien et avec des parachutistes britanniques. Avec ces derniers, j'ai aide a mettre des mines sur des routes pour faire sauter des camions allemands — c'est a dire j'etais saboteur ou terroriste. Je dois avouer que c'est une facon de faire la guerre — "hit and run" — beaucoup plus agreable que celle d'attaquer de front des

this matter." Then I told him: "So long as I have reason to believe we will all be repatriated, I will not try to escape; but as soon as I come to realize that we won't be, then it will be my duty to escape."

At once, the German captain grabbed a phone to plead my case. At least that's what I thought at first. After that, at each stop, I demanded to be paraded before the commanding officer to insist on our immediate return to our own lines. But no one higher than a lance-corporal interpreter would speak to me. Finally, it dawned on me that my sympathetic German captain with the Iron Cross at his throat must have said on the phone: "I have in front of me a completely mad Canadian lieutenant; don't pay him any attention." In the space of a few minutes I had made myself as "impossible" to the hierarchy of the German Army as (according to General Allard who was otherwise most favourable to me in his *Memoirs*) I eventually succeeded in doing in our own Army!

During the interrogation, the German captain asked me why we had not sent tanks forward to pick up the wounded. Obviously, if our tanks had been able to reach the Hitler Line to pick up wounded, they would have been able to smash through this damned line . . . instead of burning stupidly at the entrance to the battlefield. Instead of explaining all this to the German captain, I looked stupid and answered: "Tanks, what tanks?" Apparently my fellow stretcher bearers acted similarly in their turn, for on page 271 of the regimental history, it is noted that in a "document relating the interrogation undergone by Pope, the German officers specifically stated that they had not been able to extract the slightest useful information." I do not know if the German captain with the Iron Cross at his throat meant that as a compliment!

I spent eleven days as a prisoner. On 30 May 1944, I jumped alone out of a truck, over the heads of my guards, leaving behind 29 other officers (mostly American). For the next 51 days I was with Italian partisans and British paratroopers. With the latter, I helped place mines on roads to blow up German trucks —

positions ennemies defendues par des mitrailleuses, des canons, et des blindes. Le 20 juillet 1944, j'ai retransverse les lignes ennemies pour, enfin, retrouver le Regiment le 25 juillet 1944.

Je ne peux pas terminer ce compte rendu sans exprimer toute l'admiration que j'avais pour mon premier commandant de compagnie au front, le major Ovila Garceau, et mon premier sergent de peloton, le sergent Maurice Careau. Nul jeune lieutenant n'aurait pu faire face a Fennemi pour la premiere fois en etant mieux soutenu. Je n'ai connu le major Garceau et le sergent Careau que pendant cinq ou six semaines, car je ne suis arrive au Regiment, sur le front d'Ortona, que vers le 12 avril 1944 et le colonel Allard m'a envoye a la compagnie "D" des le lendemain. Et quand je suis revenu au Regiment le 25 juillet 1944, le major Garceau et le sergent Careau avaient tous deux ete tues.

Les photographies proviennent de l'auteur.

William Henry "Harry" Pope fut diplome du College militaire royal en 1942 et servit comme commandant de peloton d'infanterie dans le Royal 22e Regiment en Italie et en Hollande. Il servit plus tard en Coree comme commandant de compagnie et fut decore de la Croix militaire. Il quitta l'armee en 1959 pour entreprendre des etudes superieures en economie aux universites d'Ottawa et de Toronto. Il a maintes publications sur des sujets militaires et economiques.

that is to say, I was a saboteur or terrorist. I must admit it is a kind of war — hit and run — much more pleasant than making frontal attacks on enemy positions defended by machine guns, artillery and tanks. On 20 July 1944, I recrossed the lines and finally rejoined the Regiment on 25 July 1944.

I cannot end this account without expressing all the admiration I had for my first company commander in action, Major Maurice Ovila Garceau, and my first platoon sergeant, Sergeant Maurice Careau. No young lieutenant could have faced the enemy for the first time supported better. I knew Major Garceau and Sergeant Careau for only five or six weeks, because I first joined the Regiment on the Ortona front around 12 April 1944 and Colonel Allard sent me to "D" Company the next day. And when I rejoined the Regiment on 25 July, both Major Garceau and Sergeant Careau had been killed.

Photos provided by the author.

William Henry "Harry" Pope graduated from the Royal Military College in 1942 and served as an infantry platoon commander with the Royal 22nd Regiment in Italy and Holland. He later served in Korea as a company commander and was awarded the Military Cross. He left the army in 1959 undertaking graduate work in economics at the Universities of Ottawa and Toronto. He has published widely on military and economic topics.